

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

22 JANVIER 2014

n° 76

THERE'S DAGGER IN MEN'S SMILES



TO BEGUILE THE TIME; BEAR WELCOME IN YOU EYE,
YOUR HAND, YOUR TONGUE: LOOK THE INNOCENT
FLOWER, BUT THE SERPENT UNDER'T



Si vous voulez tromper le monde, faites comme le monde : dans vos regards, votre attitude et vos paroles, soyez l'hospitalité même.
Prenez l'apparence de la fleur innocente, mais soyez le serpent qui se cache en dessous.

Shakespeare est-il postmoderne ?

Dans *Éloge de l'amour*, Jean-Luc Godard fait dire à l'un de ses personnages : « Quand je pense à quelque chose, je pense toujours à autre chose. »

Edgard poursuit : « On ne peut penser à quelque chose que si l'on pense à autre chose. »

Je crois que Macbeth pourrait dire ça. Je crois qu'Othello pourrait le dire également. Le premier parce qu'il est myope, le second parce qu'il est jaloux.

*

Principe sommaire : toute chose veut dire autre chose.

*

Il y a différentes manières de dialoguer avec le signe : contemplative, interrogative, amoureuse, érotique, forcenée, pensive, méditative, fébrile, sauvage, intrusive, divagante, offensive, proliférative, littérale, myope. Trois m'intéresseront ici : la contemplative, la proliférative et la littérale que l'on peut réduire par commodité et par souci d'incarnation aux figures de l'augure, du paranoïaque et du myope.

Commençons par l'augure. En grec ancien, *témno*, issu de la racine indo-européenne *temp* qui signifiait « espace », désignait le geste de couper, de séparer, de distinguer un espace sur lequel les phénomènes pourraient alors apparaître comme autant de signes s'arrachant à l'insignifiance. Geste de l'augure dans le ciel, la main levée qui trace dans les airs le cadre invisible, *templum* d'où surgira le sens parce qu'il viendra s'y inscrire : vol d'oiseaux noirs traversant de l'Est vers l'Ouest ou de l'Ouest vers l'Est, brumes et nuages, éclipses de lumière, foudres et tonnerres. Par la coupure, l'observateur – maître des signes – convertit l'accident du monde phénoménal en présage signifiant. Il le rend dépositaire d'un sens qui l'excède et le comprend : la parole de l'augure manifeste les intentions divines, elle les réalise dans le même temps qu'elle les énonce.

Occupons-nous à présent de notre paranoïaque. Le paranoïaque, qui se décline sous les formes plus socialement diffuses que sont le jaloux (il est trahi), le coupable (on va le découvrir) ou l'intellectuel (il y a partout du caché) se caractérise par une pratique dispendieuse de l'interprétation parce qu'il ne rencontrera que du voilé, du secret et du dissimulé. Là où l'auspice dessine un cadre pour réguler l'apparition des signes, le paranoïaque le détruit, il le déborde pour en voir partout : c'est au flot anarchique et débordant des indices qu'il s'expose tout entier. Le monde lui parle et il lui renvoie – ainsi qu'un miroir déformant – le chiffre secret de ses désirs et de ses craintes. Le paranoïaque observe le monde s'organiser autour de lui comme en un vaste livre écrit en lettres étranges. Les effets précèdent leur origine, la causalité y est affolée et excessive, le réel s'articule sur des contiguités horizontales qui font que tout devient signe de tout. La réalité s'y reconnaît à travers des ontologies politiques distribuées.

Passons à présent à notre myope. Les myopes, on le sait, marchent bien mieux à tâtons que ceux qui n'ont jamais porté de lunettes. En revanche, ils se trompent parfois dans la lecture des signes. J'appellerai myope ici celui qui pêche par littéralité, celui qui dans le signe s'arrête à la surface, confond le littéral et le métaphorique. Là où le paranoïaque pêche par excès, le myope pêche par défaut ; là où le premier étouffe l'interprétation par la multiplication des embranchements et des possibilités du sens, cherchant à produire un système infini et fermé, gros de lui-même jusqu'à l'écœurement, le second se contente de l'image du signe. Il butte sur l'apparence, trébuche sur le même. Le monde s'offre à lui sous le mode du pur donné.

*

Le fou, aux échecs, est cette figure qui traverse le plateau diagonalement en suivant les cases d'une même couleur.

*

Là où Œdipe cherche les preuves de son erreur et finit, en découvrant la vérité, par s'aveugler – Macbeth construit les preuves de la vérité qu'il s'est choisie pour confirmer son aveuglement.

Là où Œdipe aime son destin, Macbeth veut croire en lui.

*

Principe sommaire (2) : Je sais mieux que toi ce que tu me dis quand tu me parles mais je ne le sais pas moi-même.

*

Le cavalier, aux échecs, est cette figure qui traverse le plateau en procédant par sauts discontinus, renversant ainsi la couleur de la case qu'il occupait.

*

« La croyance au destin est proche de l'obscurantisme et de l'assombrissement. L'amour du destin fait du sujet de cet amour un sujet de clarté. Il est sujet du jour, sujet luisant à travers lui-même. Tandis que le sujet de la croyance au destin s'accommode de son destin, le sujet de l'accord, le sujet de l'amour du destin, est en accord avec le “ destin ”, c'est-à-dire avec la réalité comme elle est ici et maintenant. L'amour du destin est une affirmation plus continuelle et plus risquée que la croyance au destin. Celle-ci règne sur le sujet du ressentiment et de la paranoïa mystique. Croire en son destin pour un sujet signifie n'être presque plus sujet. Cela signifie être objet des circonstances, c'est-à-dire être victime de l'histoire ou de forces obscures. Croire en son destin pour un sujet, c'est croire en ces forces, aux “ forces du destin ”. Il n'est pas en accord avec sa situation. Le sujet de l'amour du destin aime le réel comme destin, sans être croyant en celui-ci. Il est en accord avec sa situation et la réalité. » (M. Steinweg, « Sujet de la précipitation », Lecture au Centre Pompidou, Paris 2004)

*

Cette inquiétude du signe, ce tremblement du monde qui le rend gros de présages que personne ne parvient à lire, cet univers feuilleté qui se dérobe à celui qui tente de le comprendre, est une des modalités majeure du théâtre shakespearien.

Le « nouveau système mondial, le troisième stade du capitalisme, est pour nous la totalité absente, le “Dieu ou la Nature” de Spinoza » (F. Jameson). Le récit de complot apparaît donc comme une forme idéale pour problématiser les rapports de perturbation et de confusion qu'il conditionne « plutôt que comme le véhicule d'une recherche herméneutique susceptible d'aboutir », ainsi que le souligne Frederic Jameson.

*

Freud écrit à propos du cas du président Schreber, « le paranoïaque rebâtit l'univers, non pas à la vérité plus splendide, mais du moins tel qu'il puisse de nouveau y vivre. Il le rebâtit au moyen de son travail délirant. Ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire, est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction. »

*

Hypothèse : Shakespeare est l'auteur le plus joué aujourd'hui parce qu'il permet d'interroger les questions de la totalité et celle du sujet à travers l'éclatement et l'inquiétude proliférante du signe.

Il offre autant de fictions qui permettent à travers le théâtre d'approfondir notre « inquiétude concernant *la réalité de la réalité* » (L. Boltanski).

L'erreur d'interprétation et la méprise qui frappent bon nombre de ses personnages creusent la discordance entre le sujet et le monde, entre l'individu et le collectif, entre le passé et le futur, entre le sujet connaissant et le sujet agissant.

*

Principe sommaire (3) : nous sommes tous des machines interprétatives.

*

Les folies du signe font théâtre de la fiction et fiction du théâtre. Elles transforment les pièces en fiction boulimique, machine bourgeonnante d'accrétion des détails et des indices. À la clôture et à la stabilisation du sens se substitue l'inquiétude d'une impossible clôture, les dérives folles ou prolixes, béantes ou boiteuses, les extensions paranoïaques ou itératives d'une investigation qui se critique dans le même temps qu'elle s'accomplit : la vérité qui prenait la forme du masque et de la révélation dans les écritures modernes (type policière ou naturaliste) prend chez Shakespeare la figure de la prolifération et de l'indétermination.

Shakespeare, par un leste retournement anachronique serait donc une vaste chambre d'activation critique des présupposés épistémologiques et ontologiques de la modernité (ce qu'on entendra, un peu rapidement, je le confesse, par postmodernité) ou pour le dire autrement : Shakespeare aujourd'hui, sert tout autant à déployer un mode postmoderne, celui d'une pure surface esthétique, qu'à le déjouer en le travaillant comme fiction critique. Telle n'est pas la moindre des vertus des formes de l'apparition – (le signe) – et de ce qu'il implique – (l'interprétation).

Barbara Métais-Chastanier

YOU MAKE ME STRANGE EVEN TO THE
DISPOSITION THAT I OWE, WHEN NOW I THINK
YOU CAN BEHOLD SUCH SIGHTS, AND KEEP THE
NATURAL RUBY OF YOU CHEEKS, WHEN MINE IS
BLANCHED WITH FEAR



P.L.S.

Je me dis que je dois être étrangement fait, quand je te vois capable de soutenir pareilles visions sans que ta joue perde sa couleur vermeille, alors que la mienne blêmit de peur.

Ils arrivent

Peter voit des insectes. Et les insectes le piquent. Et les insectes le piquent pour le manger. Et le médecin a dit que les blessures étaient auto-infligées. Tu es allée chez le médecin, Agnes ? Tu me trahis Agnes ? Et Agnes a des blessures. Et les insectes sont dans le microscope et Ils arrivent. La CIA. Le consortium. Un bruit d'hélicoptère. À moins que ce soit le bourdonnement des insectes. Et tout se tisse, et le fils d'Agnes a été capturé par la CIA et Peter a été relâché pour répandre ses insectes-espions et le monde va être infesté des insectes-espions et Peter en est la reine-mère. Et le livreur de pizza fait partie du coup. Et l'hélicoptère vrombit. Et un bourdonnement d'insectes se fait entendre. Et un immense essaim d'insectes envahit la pièce. Et Ils sont là.

Le monde a été créé pour le paranoïaque : tout est tissé en fonction de son existence. Les sens, les signes et les sons concordent pour lui. Les dieux le regardent, mais ne regardent que lui. Tel est le paradoxe : il est Dieu sur terre, le centre d'harmonie, mais il est marionnette de volontés cachées. Et c'est de sa chute que l'harmonie du monde dépend. Que cet homme soit déchu, qu'il tombe, qu'il périsse, on le jettera aux chiens on l'exhibera sur la foire, on le poignardera « Venez voir le tyran ».

Et les spectateurs viennent se délecter de la chute de Macbeth, ils sourient de sa chute, et dans leurs sourires il y a bien un poignard, car ils applaudiront sa mort. Les dieux le regardent : « Mes chers amis, les peines que vous vous donnez sont inscrites dans un registre dont tous les jours je consulte les pages. » et Renaud Béchet pointe le texte de Shakespeare sur le pupitre de Natalie Royer. Les dieux, ceux qui sont extérieurs à la fable et à son harmonie, celui qui a tissé cette histoire, se jouent de lui. L'acteur se joue de lui-même, d'ailleurs. Renaud joue Macbeth, il se joue, lui, à travers Macbeth. Il se joue de Macbeth : comme une formule grammaticale étrange de possession/réflexion qui vient donner la distance au jeu : jouer l'autre, jouer avec l'autre, jouer à partir de soi. Alors Renaud consulte son registre du temps et Macbeth sent que tous se rassemblent dans l'arène pour le voir tomber.

Bug, du dramaturge américain Tracy Letts, raconte cette concordance des signes, à cet endroit où la paranoïa et le complot se battent l'un contre l'autre. Peter bugue, déraile. Ou alors le système bugue. À cause de Peter qui joue l'insecte qui enraye la machine. « Bug », « l'insecte » en anglais, mais aussi le bug, bug informatique, bug de la raison. Tout conspire, même les mots. Shakespeare conspire. Une toile de mots se tient sur elle-même. *Macbeth*.

Pour l'historien américain Richard Hofstadter, la théorie du complot est un mode d'expression comparable au phénomène paranoïaque, dans la mesure où le discours, plus que les acteurs du discours, établit un « ils » en dehors du « nous » qui serait la doxa officielle. De même que le paranoïaque perçoit un « ils » intérieur à lui-même qui justifie un certain nombre de comportements, le discours conspirationniste fait émerger un « ils » au sein du « nous », qui serait cause de certains phénomènes.

Ils sont partout ils sont là ils sont autour ils nous guettent ils complotent attention
Ils tirent les ficelles. Ils ? Elles. Elles bien sûr, pour qui rien n'arrive par accident, qui jouent avec le destin tout en restant cachées, qui lient les éléments de manière occulte. « And nothing is/But what is not. » Et elles, ce sont ces êtres étranges que Macbeth et Banquo observent : des êtres qui le regardent sans parler, des êtres silencieux qui semblent mieux connaître le destin des deux protagonistes qu'eux-mêmes. Des spectateurs : ceux qui regardent sans agir, ceux qui agissent dans le « vrai » monde, ceux qui en savent plus que ces spectres.

« Je suis prêt à en découdre avec toi, Destin : je t'attends dans l'arène » dit Macbeth en désignant

des spectateurs du public . « Tu » es là, et « tu » es tous : dans l'arène qu'est le chaudron où mijote le public, tout spectateur peut être un assassin, tout spectateur peut être une sorcière. D'ailleurs, les apparitions qui viennent annoncer son destin à Macbeth sortent du chaudron ; tout spectateur est un dieu qui manipule Macbeth et l'observe chuter.

Pierre-André Taguieff, sociologue et historien français, a identifié quatre principes structurants les croyances conspirationnistes :

« Rien n'arrive par accident ;

Tout ce qui arrive est le résultat d'intentions ou de volontés cachées ;

Rien n'est tel qu'il paraît être ;

Tout est lié, mais de façon occulte. »

Et si Macbeth se jouait des acteurs qui se le jouent ?

(Attention, paranoïa)

« Après on peut faire des hypothèses, c'est ça qui est drôle avec Shakespeare, on peut aller loin » dit Thomas Poulard.

« Rien n'arrive par accident », le destin est écrit, mais tout peut basculer. Macbeth peut forcer le destin. Et les acteurs peuvent faire basculer le texte. Si l'accident arrive, celui qui est miracle : celui qui s'extrait du cours tracé des choses. L'accident de théâtre : cet endroit où soudain tout fait signe, où l'accident prend sens, où le présent arbitraire résonne avec le fil du destin/texte.

Je tenterais quand même mon coup dit Macbeth. Et les acteurs sont paranoïaques : Et si l'épée était un crucifix ou une verge ? Et si la béquille de Benoît Martin était un balai de sorcière ? Et si l'arène était un chaudron ? Les signes se croisent sur le plateau, l'objet est magique : il devient un carrefour de signes, l'acteur est le devin qui déchiffre les lignes dans la main de l'objet. Et le « je » de l'acteur est un « ils », et le « je » de Macbeth s'affronte aux « ils ».

Et le ventilateur se met en marche. Et les voitures s'entendent depuis l'autoroute. Et un bruit d'hélicoptère passe. Et le ventilateur s'arrête, et le « drone » est un insecte, et le drone est un avion qui espionne l'ennemi, et le drone est le bourdonnement du ventilateur.

Et les signes concordent et forment dans le ciel une construction cohérente, un essaim d'insecte, une voie lactée d'étoiles qui se meut et vient détruire le « je » unique, univoque.

Ils arrivent. Bientôt, chaque soir, ils arrivent. Et de leur regard seul, de par leur présence-même, ils nous dicteront le cours des heures à venir.

Adèle Gascuel

LUC BOLTANSKI, ÉNIGMES ET COMPLOTS

~~Le délire de grandeur~~
 Ils se croient victimes d'un « préjudice » et d'une « injustice » et sont en général des « inadaptés sociaux » dont le « délire de fabrication » prend appui sur des « convictions », religieuses ou politiques, ayant un caractère « altruiste » et « idéaliste », cela avec une passion qui les conduit au fanatisme.

Le caractère de maladie mentale « sociale » de la paranoïa est particulièrement accentué chez les deux disciples français de Kraepelin, les docteurs Sérieux et Capgras, qui se sont attachés à décrire le « délire de revendication » et le « délire d'interprétation ». Pour ces psychiatres, le revendicateur « s'enthousiasme de projets ou d'inventions chimiques » mais est « dénué de toute notion du bien et du mal (...) tout en ayant sans cesse à la bouche les mots de probité, de conscience et d'honneur ». Il choisit, pour la « poursuite de sa haine », « une personne ou un groupe de personnes » et « parce qu'on ne porte pas une attention suffisante à ses réminiscences, il conclut à la corruption universelle ». Quant à « l'interprétation délirante », souvent associée à « des idées de persécution et à des idées de grandeur », elle « ne s'adresse pas au fait lui-même, mais aux circonstances de ce fait, à ses causes ou à ses conséquences (...) ». Là où d'autres ne voient que hasard ou coïncidence, lui (le paranoïaque), grâce à sa clairvoyance pénétrante, sait démêler la vérité et les rapports secrets des choses. C'est sans doute cette tendance à rechercher, au-delà des apparences phénoménales, les « causes » et les « conséquences » d'événements présentés comme fortuits, ou sans rapport les uns avec les autres, qui incite les docteurs Sérieux et Capgras à rapprocher les sujets atteints de ce genre de délire d'un autre personnage qu'ils appellent le « sociologue ». Ce personnage, au même titre que le paranoïaque, fait son apparition sur la scène publique à peu près à l'époque où ils consignent leurs observations. « Malgré leur diversité apparente — écrivent nos docteurs — qui tient uniquement à la nature de l'idée obsédante et aux modes variables de réaction, tous les revendicateurs sont identiques. Leur psychose est caractérisée par deux signes constants : l'idée prévalente, l'exaltation intellectuelle. Il n'existe à ce point de vue aucune différence fondamentale entre un pro-

cessif acharné à obtenir la réparation d'un déni de justice prétendu ou réel et tel chercheur de pierre philosophale qui dépense son énergie et sa fortune, à poursuivre de vains travaux de laboratoire, ou tel rêveur sociologue dont l'ardeur s'emploie à propager ses théories et à presser leur réalisation⁹. »

Chez Kraepelin et, plus encore, chez Tanzi, sous l'influence de Lombroso, la paranoïa est construite en prenant appui sur des thèmes se rattachant au darwinisme social. Ces différentes manifestations du délire s'enracinent dans une personnalité dégénérée¹⁰. Mais elles sont stimulées par les « échecs » subis. Le délire de persécution repose sur des « positions déficientes », notamment la « paresse » et le « manque d'énergie » d'où résulte une « insuffisance dans la lutte pour la vie »¹¹. Ce qui caractérise le paranoïaque par rapport à ce que l'on pourrait appeler des « ratés normaux », c'est sa « résistance » face à l'échec, son « combat passionné contre les rigueurs de la vie, où il reconnaît des influences hostiles »¹². Cette lutte est à l'origine d'un « amour-propre » démesuré. Cet amour-propre pathologique est mis sur le compte d'une incapacité à abandonner les espérances et les ambitions de l'adolescence. Chez les individus normaux, « l'exubérance de la jeunesse, toute tendue vers les grandes actions et les expériences intenses, reflue peu à peu devant les résistances de la vie »¹³. Mais, ce n'est pas le cas chez les paranoïaques. La surestimation sans mesure de ses propres capacités, le délire de grandeur qui caractérisent le paranoïaque sont, pour Kraepelin, « la trame poursuivie dans l'âge mûr des plans de haute volée de la jeunesse »¹⁴.

L'HOMME DU RESENTIMENT COMME INCARNATION DE LA MODERNITÉ

Sans doute ne peut-on comprendre comment cette description à la fois psychiatrique et sociale de la paranoïa a pu connaître un tel succès et se diffuser hors du champ propre-

ment psychiatrique si on ne voit pas qu'elle prend appui sur un arrière-fond de croyances ordinaires, de partis pris politiques et de schèmes prétendant à la dignité philosophique qui se diffusent en Europe de la fin du XIX^e siècle au milieu de l'entre-deux-guerres. Schèmes qui sont d'ailleurs toujours disponibles pour être réactivés chaque fois qu'une situation sociale particulièrement scabreuse entraînant une relance de la critique, la classe des *responsables* — c'est-à-dire de ceux qui contrôlent les dispositifs de pouvoir —, juge urgent de renforcer la frontière entre les vraies élites (eux-mêmes) et la masse des individus prétextueux et dangereux qui, se nourrissant d'illusions, contestent leur autorité. C'est-à-dire, on l'aura compris, tous ceux qui ne comprennent pas vraiment pourquoi ils sont mis à l'écart (« exclus »), alors qu'ils possèdent le genre de capacités — souvent certifiées par un diplôme — qui, si l'on en croit les valeurs officiellement proclamées, devraient, sinon leur ouvrir la voie de la reconnaissance, notamment intellectuelle, au moins leur permettre de survivre.

Pour illustrer cette thématique, et les usages à la fois sociaux et littéraires auxquels elle a donné lieu, on prendra pour exemple un ouvrage dans lequel elle se trouve développée avec particulièrement de netteté. Notre choix, au sein d'une production abondante, s'est porté sur un texte ambigus ayant exercé une influence certaine, dans lequel s'est exprimé le projet d'une anthropologie philosophique visant à faire converger phénoménologie et sociologie, qui se développera, particulièrement en Allemagne, dans l'entre-deux-guerres, et qui est une des sources de la psychologie sociale. Il s'agit de *L'homme du ressentiment*, de Max Scheler, publié une première fois en 1912 puis, republié, avec des modifications, en 1915¹⁵.

Dans *L'homme du ressentiment* Max Scheler entend, d'abord, d'analyser la notion de ressentiment telle qu'elle est proposée par Nietzsche dans *La généalogie de la morale*, de façon à développer, sur cette base, une anthropologie philosophique susceptible d'éclairer la sociologie de l'Europe de son temps. Ensuite, de disculper le christianisme de l'accusation nietzschéenne qui voit dans cette doctrine l'origine du

ressentiment. Enfin d'entreprendre une critique de l'« humanitarisme » ainsi que d'autres formes de « transmutation des valeurs » qu'il croit identifier dans la « morale moderne ». C'est essentiellement la première partie, intitulée « Phénoménologie et sociologie du ressentiment¹⁶ », qui nous intéressera ici.

Le ressentiment, que Scheler définit comme un « autoempoisonnement psychologique », trouve son origine dans un « désir de vengeance », qu'il distingue de la brutalité par son caractère *réactif*. Tandis qu'avec la brutalité la haine se transforme immédiatement en violence, et d'ailleurs s'épuise dans le passage à l'acte, la vengeance prend la forme du ressentiment quand elle est différée, parce que celui qui voudrait l'accomplir sait qu'il n'en possède pas les moyens et s'oblige donc à la « retenue ». Le ressentiment est donc la manifestation d'une « incapacité » et d'une « impuissance » qui caractérisent les « faibles » : ceux qui « se cabrent en vain sous l'aiguillon de l'autorité » tels que les « serviteurs ». Alors le désir de vengeance se transforme en une « aigreur » qui n'est « jamais assouvie », et en une disposition générale, qui ne tend plus « vers un ensemble d'objets déterminés ». Expression typique du ressentiment, cette disposition conduit à des actes de destruction caractérisés par l'« absence de tout mobile particulier » (p. 44). L'homme du ressentiment fait preuve d'une « susceptibilité » permanente et, en proie à un « processus d'illusion systématique », il « découvre une intention blessante dans des paroles et des actes qui en sont totalement dépourvus ». Certain d'avoir « toujours raison », il a aussi de « grandes prétentions intérieures contenues », qui sont « hors de proportion avec la situation sociale » qu'il « occupe », bien caractéristique — est-il ajouté dans une note — de l'« explosion de ressentiment contre la noblesse et son mode de vie au moment de la Révolution ».

Cherchant à établir l'étiologie de la tendance au ressentiment, Scheler note qu'elle peut être liée au « caractère » et aux « sentiments » des individus, mais que ces « dispositions », particulièrement nettes chez certaines personnes (et, d'une manière générale, chez les femmes), ne se développent vraiment que dans des contextes liés à la « structure même d'une

société». Ce qui conduit le ressentiment à se donner libre cours, c'est, en effet, « l'écart entre la condition juridique des divers groupes sociaux donnée par le système politique (...) et leur puissance réelle ». Le ressentiment atteint donc son plus haut niveau dans « des sociétés comme la nôtre où des droits politiques, et à peu près uniformes, c'est-à-dire une égalité sociale extérieure officiellement reconnue, coexistent à côté de très considérables différences de fait, quant à la puissance, à la richesse, à la culture, etc. Société dans laquelle chacun a le "droit" de se juger *autant* qu'un autre, mais en est en fait incapable ». Dans de telles sociétés, les faibles, les aigris, ceux qui ont échoué considèrent leur « existence » même et leur « état comme un motif suffisant de vengeance ».

Ainsi — ajoute Scheler — « l'extraordinaire ressentiment des juifs, que Nietzsche souligne avec raison, est entretenu par la conjonction de l'extraordinaire orgueil national de ce peuple (le "peuple élu") d'une part, avec, de l'autre, un mépris, une oppression millénaire qui ont fini par apparaître à ses yeux comme une fatalité; et, plus récemment, dans une certaine mesure, par la conjonction d'une égalité de droits de pure forme et d'un ostracisme de fait¹⁷ ». Mais des remarques similaires peuvent être faites à propos de ceux qui, en proie à un « ressentiment de classe », critiquent la société au nom du « prolétariat ».

A cette « critique du ressentiment », il ne peut jamais être donné satisfaction par des mesures « constructives » parce qu'elle se nourrit de cette « joie croissante que l'on éprouve à tout détester et à tout nier purement et simplement ». Le ressentiment est donc au principe du *nihilisme*. Il s'accompagne d'un « refoulement » qui induit une « haine de soi ». A la différence de l'« homme du peuple », du « criminel » ou de l'« arriviste », tous, chacun à sa manière, hommes d'action, l'homme du ressentiment est un faible, un « impuissant », un « handicapé » dont la critique « a en propre de ne pas "vouloir" sérieusement ce qu'elle prétend vouloir ». L'homme du ressentiment ne critique ceux qui le dominent que dans la mesure où il se sait dans l'impossibilité d'être semblable à eux, dans ce qu'ils ont de plus « congénital ». Au fort, au dominant, l'homme du ressentiment dit : « Je puis tout te par-

donner; sauf d'être ce que tu es; sauf que "je" ne suis pas "toi". Cette envie porte sur l'existence même de "l'autre"; existence qui, *comme telle*, nous étouffe, et nous est un reproche intolérable. » L'homme du ressentiment en vient donc à nier les valeurs mêmes auxquelles il ne peut accéder. Ces valeurs inatteignables, il les « voile » alors sous une couche de « valeurs illusives ». « Cette *transparence* (au sens étymologique du mot) des valeurs réelles et objectives à travers les valeurs illusives qu'interpose le ressentiment, cet obscur sentiment de vivre dans un *monde illusoire, irréel*, qu'on est impuissant à dissiper pour voir ce qui *est* dans la réalité, voilà l'élément irréductible dans cette totalité d'expérience vécue que nous analysons. »

On aura reconnu dans le portrait de l'homme du ressentiment tel qu'il se trouve brossé par Max Scheler certains des traits principaux du paranoïaque décrits par Kraepelin et ses émules. Propension nihiliste à se livrer à une critique totale, sans mobile réel et sans limite; prétenction et surestimation de soi; envie et impuissance face aux exigences de la vie; refus de reconnaître ses échecs et de les mettre sur le compte de ses propres déficiences; refoulement, et haine de tout se retournant en haine de soi; manie de l'interprétation malveillante; perte du sens de la réalité et de la possibilité même d'une relation directe avec « le monde et les choses »; « obscur sentiment de vivre dans un monde illusoire », etc. Présentée par Kraepelin sous les traits d'une pathologie individuelle, cette façon d'être est considérée par Max Scheler dans ses dimensions sociales et, surtout, politiques. Max Scheler, parce qu'il se veut non seulement phénoménologue mais aussi sociologue, arrache la paranoïa au champ de la pathologie individuelle pour y reconnaître la tendance limite d'une pathologie sociale. Cette pathologie est celle des démocraties modernes quand, prises à ce piège que représente le glissement de l'égalité formelle vers l'égalité réelle, elles arrachent, notamment par l'école, les individus à leurs conditions d'origine et leur font espérer l'accès à des situations sociales auxquelles ils ne peuvent prétendre. Cela, à la fois parce que les réalités économiques qui sont celles de la société s'y opposent, et parce que l'école les a induits en erreur et ne les

a pas dotés, en fait, des capacités vraiment nécessaires (bien qu'elles soient le plus souvent de l'ordre de l'impondérable) pour réaliser leurs espérances. Or cette illusion démocratique, répandue, de façon inconséquente, par les démocrates elles-mêmes, constitue le plus grand danger auquel elles doivent faire face. La contradiction, inhérente à cette forme politique, en annonce sans appel le déclin.

LA RÉVOLTE DES INTELLECTUELS FRUSTRÉS

Max Scheler réactive et donne — si l'on peut dire — ses lettres de noblesse à une thématique dont l'origine est ancienne, mais qui se trouve si généralement répandue, et reconnue comme pertinente par les élites européennes au tournant du XIX^e siècle et du XX^e siècle, qu'il peut se la réapproprier, ou plutôt se laisser prendre par elle, sans se soucier de son histoire et, certainement de toute bonne foi, en l'ignorant. Cette thématique clame le danger que représente pour la société l'excès d'hommes éduqués.

Cette thématique, apparue dans le monde protestant au XVII^e siècle, se noue autour de la question de la culture et de l'accès à la culture. Elle consiste à valoriser la culture tout en insistant sur la différence entre une bonne culture, utile au bien commun, et une mauvaise culture, aux effets destructeurs. La culture est bénéfique lorsqu'elle s'incarne dans des hommes (avant la fin du XIX^e siècle, la question des femmes est à peine envisagée¹⁸) chez qui le quantum de savoir acquis est ajusté à l'occupation d'une place sociale dotée d'un quantum équivalent de responsabilité. Le fait d'avoir à se mesurer à des tâches pratiques de gouvernement, c'est-à-dire à l'exercice du pouvoir, ne s'agirait-il que d'un pouvoir pastoral, est considéré comme nécessaire pour faire contrepoids à l'ubris inhérente au désir de culture. Par nature sans limites, elle entraîne ceux dont elle s'empare vers la démesure, les prédispose à tomber sous l'empire d'idées radicales et à devenir des révolutionnaires.

Cette thématique a fait l'objet, depuis le milieu des années 1960, de différents travaux menés par des historiens modernistes. Toutefois, la position adoptée par ces auteurs est parfois ambiguë. Tantôt, ils semblent utiliser leurs sources textuelles, surtout anglaises ou françaises, allant du XVII^e au XIX^e siècle, pour faire l'histoire d'une représentation sociale et d'une accusation politique : « l'excès d'hommes éduqués » — pour reprendre le terme utilisé par Leonore O'Boyle¹⁹ — serait la cause principale des mouvements extrémistes et des révolutions. Ils apportent par là une contribution à l'étude de la contre-révolution ou de ce qu'Albert Hirschman a appelé la « rhétorique de la réaction²⁰ ». Tantôt, ces historiens utilisent les mêmes sources pour expliquer pourquoi des lettrés (ou, plutôt, des « semi-lettrés ») ont, à différentes époques et dans différents contextes sociaux et politiques, manifesté des penchants pour les idées radicales. Ils semblent alors tentés de mettre à leur tour l'accent sur des périls qui sont ceux-là mêmes qu'évoquent les textes étudiés, dont ils paraissent ainsi adopter la sociologie spontanée.

Cette ambiguïté tient sans doute aux usages multiples dont la figure du demi-lettré, déraciné et miséreux, possédé par des idées radicales, a fait l'objet. Au même titre qu'un autre schème, qui lui est souvent associé, consistant à accuser ceux qui dénoncent l'existence de complots de s'abandonner à des « théories du complot » — sur lequel nous reviendrons plus loin —, le thème de l'« excès d'hommes éduqués » a pu transiter facilement entre la droite et la gauche. Il a servi tantôt, depuis des positions conservatrices, à cibler des anarchistes, des socialistes ou des communistes, tantôt, plutôt depuis des positions progressistes (ou libérales au sens américain du terme), à expliquer le succès rencontré par les mouvements fascistes dans l'entre-deux-guerres. Il a ainsi joué un rôle dans la formation de la figure politique selon laquelle « les extrêmes se touchent », permettant la mise en équivalence du communisme, de l'anarchisme et du fascisme (rouge-noir-brun) qui a tenu — comme on sait — une place importante dans les argumentaires ayant accompagné la formation du premier néolibéralisme des années 1940-1960. Rappelons enfin que le schème consistant à associer

CITATION DU JOUR

DONALBAIN

To Ireland, I; our separated fortune
Shall keep us both the safer: where we are,
There's daggers in men's smiles: the near in blood,
The nearer bloody.

(Shakespeare, *Macbeth*, II, 3)

DONALBAIN

Et moi en Irlande. Nous serons plus en sécurité si nous séparons nos fortunes. Ici je vois un poignard dans chaque sourire. Les plus proches par le sang seront les prochains à verser leur sang.

(trad. Julie Etienne et Joris Lacoste pour le Théâtre Permanent)

DONALBAIN

Moi pour l'Irlande : nos fortunes séparées
Nous garderont l'un et l'autre en plus grande sécurité.
Là où nous sommes, il y a des poignards dans les sourires des hommes,
Proche du sang, plus proche du sanglant.

(trad. Pierre Jean Jouve)

DONALBAIN

Et moi l'Irlande !
Dissocier nos fortunes
Nous sera pour chacun d'un plus grand secours.
Il y a des poignards ici, dans les sourires.
Le proche par le sang veut tout le premier notre sang.

(trad. Yves Bonnefoy)

DONALBAIN

Et moi en Irlande. Nos fortunes séparées nous protégeront mieux. Où nous sommes, il y a des poignards dans les sourires ; et le plus près de notre sang est le plus près de le verser...

(trad. Maurice Maeterlinck)

DONALBAIN

Et moi, l'Irlande :
Nos destins séparés nous tiendront saufs
Tous deux ; ici, les sourires des hommes
Sont des poignards ; plus proche on est du sang,
Plus vite on est sanglant.

(trad. André Markowicz)

WHAT, QUITE UNMANN'D IN FOLLY?



P.L.S.

Quoi, te voilà donc complètement défait par la folie ?

le Dieu inférieur et le Dieu supérieur), on peut mesurer, à rebours, ~~cette~~ richesse de sublimation a été menée à l'effondrement par la catastrophe du détachement général de la libido.

3) Une troisième réflexion fondée sur les conceptions développées ici pose la question de savoir si nous voulons admettre le détachement général de la libido à l'égard du monde extérieur comme suffisamment efficace pour l'utiliser comme explication de la « fin du monde », si, dans ce cas, les investissements du moi retenus ne suffiraient pas forcément à préserver le rapport avec le monde extérieur. On devrait, dans ce cas, ou bien faire coïncider ce que nous appelons l'investissement libidinal (l'intérêt provenant de sources érotiques) avec l'intérêt en général, ou tenir compte de la possibilité qu'une perturbation importante dans le placement de la libido peut aussi introduire une perturbation en rapport dans les investissements du moi. Ce sont des problèmes face auxquels nous sommes encore totalement désarmés et maladroits.

Il en irait autrement si nous pouvions nous fonder sur une théorie confirmée des pulsions. Mais, en vérité, nous ne disposons de rien de tel. Nous concevons la pulsion comme le concept-limite du somatique face au psychique, nous voyons en elle le représentant psychique de puissances organiques et nous admettons la distinction populaire des pulsions du moi et de la pulsion sexuelle, qui nous semble concorder avec la double position biologique de l'entité

individuelle qui recherche sa propre conservation et celle de l'espèce. Mais tout le reste est composé de constructions que nous dressons et que nous laissons volontiers tomber de nouveau pour nous orienter dans le fouillis des sombres processus psychiques, et nous attendons précieusement des études psychanalytiques sur les processus maladifs de l'âme qu'elles nous forcent à prendre certaines décisions sur la question de la théorie des pulsions. Compte tenu de la jeunesse et de la rareté de ce type d'études, cette attente ne peut pas encore avoir trouvé d'accomplissement.

La possibilité d'effets de la libido sur les investissements du moi pourra donc tout aussi bien être écartée que son inversion, la perturbation secondaire ou induite des processus de la libido par transformations anormales dans le moi. Mieux, il est vraisemblable que les processus de ce type constituent le caractère distinctif de la psychose. Ce qui entre ici en considération pour la paranoïa ne peut pas être précisé à l'heure actuelle. Je voudrais seulement souligner un seul et unique point de vue. On ne peut pas affirmer que le paranoïaque ait totalement retiré son intérêt du monde extérieur, ni qu'il l'ait fait au niveau du refoulement, comme on doit par exemple le faire à propos de certaines autres formes de psychoses hallucinatoires (*amentia* de Meynert¹). Il perçoit le monde extérieur, il

1. Voir Theodor Meynert, *Klinische Vorlesungen über*

S. FREUD, LE PRÉSIDENT SCHREBER, UN CAS DE PARANOÏA

tient compte de ses modifications, l'impression qu'elles produisent sur lui l'incitent à fournir des éléments d'explication (les hommes « jetés à la va-vite »), et c'est la raison pour laquelle il me semble beaucoup plus vraisemblable que sa relation modifiée au monde soit uniquement ou avant tout explicable par la baisse de l'intérêt libidinal.

4) Lorsqu'on se penche sur les relations étroites entre la paranoïa et la *dementia praecox*, on ne peut pas écarter la question de savoir comment pareille conception de la première affection pathologique exerce forcément un effet sur la seconde. Il me semble que Kraepelin a accompli une démarche justifiée en fusionnant beaucoup de ce que l'on a jusque-là appelé la paranoïa avec la catatonie et d'autres formes afin d'établir une nouvelle unité clinique pour laquelle le nom de *dementia praecox* est toujours choisi de manière particulièrement malhabile. À Bleuler, qui désigne le même groupe de formes par le nom de schizophrénie, on

Psychiatrie auf Wissenschaftlichen Grundlagen, für Studierende und Ärzte, Jhristen und Psychologen, Wienne, Braumüller, 1890, traduit in C. Lévy-Friesacher, *Meynert-Freud: l'amentia*, Paris, PUF, 1983. Sur l'*amentia*, voir Sigmund Freud, « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose » (1924), in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973; et Christophe Dejours, *Le Corps d'abord. Corps biologique, corps érotique et sens moral*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2003. (N.d.E.)

pourrait aussi objecter que ce nom ne serait utilisable que si l'on ne se rappelle pas sa signification littérale. Il est pour le reste trop préjudiciable dans la mesure où il utilise comme désignation un caractère dont on postule la nature théorique, et qui plus est un caractère qui n'est pas exclusivement spécifique à l'affection et ne peut être déclaré essentiel à la lumière d'autres conceptions.

Mais la manière dont on nomme les tableaux de maladie n'est pas très importante au bout du compte. Il me semble beaucoup plus essentiel de maintenir la paranoïa comme un type clinique autonome, même si son tableau est encore si souvent compliqué par des traits schizophréniques, car sous l'angle de la théorie de la libido, on peut la distinguer de la *dementia praecox* par une autre localisation de la fixation dispositive et un autre mécanisme de retour (formation de symptôme), avec laquelle elle partagerait le trait principal du refoulement proprement dit, le détachement de la libido avec la régression vers le moi. La meilleure chose serait à mes yeux de donner à la *dementia praecox* le nom de *paraphrénie*, laquelle, avant en soi un contenu indéterminé, exprime ses relations avec la paranoïa à laquelle on a donné un nom immuable, et rappelle en outre l'hébéphrénie qui s'y est dissoute. On ne tiendrait pas compte ainsi du fait que ce nom a déjà été proposé autrefois pour autre chose, puisque ces autres utilisations ne se sont pas imposées.

Richard Hofstadter

Le style paranoïaque.

Théories du complot et droite radicale en Amérique, **IN LE MONDE DIPLOMATIQUE**

Une ancienne conception voulait que la politique se rapporte à la question suivante : qui obtient quoi, quand et comment? Cette activité était perçue comme une arène dans laquelle les individus définissaient leurs intérêts de façon aussi rationnelle que possible, adaptant leurs comportements pour réaliser autant que faire se peut leurs objectifs. Le politiste Harold Lasswell fut l'un des premiers à exprimer son insatisfaction quant aux postulats rationalistes qu'une telle conception impliquait, et décida de se tourner vers l'étude des aspects symboliques et émotionnels de la vie politique, afin de compléter l'ancienne approche par la question suivante : qui perçoit quel type de problème public, de quelle façon et pourquoi? Selon lui, si les individus s'attachent bien à défendre leurs intérêts, la politique est aussi un moyen pour eux de s'exprimer et, dans une certaine mesure, de se définir. Elle agit comme une caisse de résonance des identités, des valeurs, des craintes et des aspirations de chacun ; elle est une arène où sont projetés des sentiments et des pulsions n'ayant que très peu de rapports avec les enjeux manifestes.

Même si elle est presque toujours restée à l'écart des conflits de classe dans ses formes les plus aiguës, la vie politique américaine a souvent servi d'exutoire à des esprits animés par un intense sentiment de colère. A l'extrême droite, les mouvements de soutien à Barry Goldwater ont démontré quelle influence politique il est possible d'obtenir en s'appuyant sur l'animosité et les passions d'une petite minorité. Derrière ces mouvements s'exerce un « mode de pensée » ayant une longue et riche histoire et ne s'inscrivant pas forcément à droite. Je parlerai ici de « style paranoïaque », comme un historien de l'art parlerait de style baroque ou maniériste.

La formule renvoie avant tout à une certaine vision du monde, à un certain mode d'expression. Il existe une différence fondamentale entre le paranoïaque politique et le paranoïaque clinique. S'ils ont tendance l'un comme l'autre à développer des réactions passionnelles, à se montrer exagérément suspicieux et agressifs, et à verser dans une forme d'expression grandiloquente et apocalyptique, le paranoïaque clinique a pour sa part la conviction d'être lui-même, spécifiquement, la cible du monde hostile et hanté par la conspiration dans lequel il a le sentiment d'évoluer. L'adepte du style paranoïaque estime, quant à lui, que ce sont une nation, une culture et un mode de vie qui sont attaqués, bien au-delà de sa propre personne.

**Contre l'eau fluorée
qui rend communiste**

L'expression « style paranoïaque » est bien sûr connotée péjorativement, et cela à dessein ; à vrai dire, le style paranoïaque a plus d'affinités avec les mauvaises causes qu'avec les bonnes. Mais rien ne s'oppose vraiment à ce qu'un programme politique recevable ou une cause raisonnable soient défendus sur un mode paranoïaque. Il est par exemple de notoriété publique que le mouvement d'opposition à l'ajout de fluor dans les réserves d'eau municipales a attiré des fanatiques de tout poil, notamment ceux qui, sur un mode obsessionnel, vivent dans la peur d'être empoisonnés. Les scientifiques finiront peut-être par conclure, preuves à l'appui, que la fluoration est dangereuse, ce qui sur le fond tendrait à conforter ses détracteurs. Une telle conclusion ne validerait pas pour autant les affirmations de ceux qui ont pu voir dans la fluoration une tentative visant à promouvoir le socialisme sous couvert de santé publique, ou une entreprise destinée à introduire des matières

chimiques dans les réserves d'eau afin de ronger les cerveaux et de rendre les gens plus perméables aux menées communistes.

Le style paranoïaque ne se limite ni à l'expérience américaine ni à la période contemporaine. L'idée d'une vaste conspiration fomentée par les jésuites ou les francs-maçons, les capitalistes ou les Juifs du monde entier, ou encore les communistes, s'est répandue dans de nombreux pays au cours de l'histoire moderne. Les réactions observées en Europe au lendemain de l'assassinat du président John Fitzgerald Kennedy suffisent à nous rappeler que les Américains ne sont pas les seuls à posséder un certain talent pour les explications improvisées sur un mode paranoïaque. On pourrait d'ailleurs avancer que la seule fois où le style paranoïaque a triomphé dans l'histoire moderne, ce fut en Allemagne.

Commençons par évoquer la panique qui éclata à la fin du XVIII^e siècle aux Etats-Unis en réponse aux activités subversives que l'on prêtait aux illuminés de Bavière. L'illuminisme, fondé en 1776 par Adam Weishaupt, un professeur de droit de l'université d'Ingolstadt, poursuivait un but ultime : voir advenir une humanité régie par les lois de la raison. L'agitation dirigée contre ce mouvement, issue de la réaction générale provoquée par la Révolution française à travers l'Occident, fut alimentée par certains conservateurs, pour la plupart membres du clergé.

Les Américains découvrent les illuminés en 1797, par l'intermédiaire d'un livre intitulé *Preuves de la conspiration contre toutes les religions et tous les gouvernements de l'Europe, ourdie dans les assemblées secrètes des illuminés, des francs-maçons et des sociétés de lecture*. Cet ouvrage de John Robison, un scientifique écossais de renom, retrace avec la plus grande minutie les origines et l'essor du mouvement fondé par Weishaupt. Quand il en vient à examiner la moralité et l'influence politique de l'illuminisme, Robison effectue ce bond en avant dans le fantasme typique de la paranoïa. Pour lui, cette société fut fondée « dans le but précis d'éradiquer toutes les institutions religieuses et de renverser tous les gouvernements en place en Europe ».

Les grands acteurs de la Révolution française auraient été membres de l'illuminisme, cette « grande et diabolique entreprise, fomentant et agissant à travers toute l'Europe », que Robison considérait comme un mouvement libertin, antichrétien, voué à la corruption des femmes, à la culture des plaisirs sensuels et à la violation des droits de propriété. Il suspectait ses membres de vouloir fabriquer un thé provoquant des avortements, une substance secrète capable de rendre aveugles ou même de tuer les victimes qui la recevraient en plein visage, ainsi qu'« un procédé permettant de remplir une chambre à coucher de vapeurs pestilentielles » . De telles idées ne tardèrent pas à se propager aux Etats-Unis, bien que l'on n'ait jamais su si le moindre illuminé avait franchi un jour l'Atlantique. Elles illustrent les poncifs qui forment le cœur du style paranoïaque : l'existence d'un complot organisé autour d'un vaste réseau international, procédant de façon insidieuse, doté d'une efficacité surnaturelle et visant à perpétrer des actes diaboliques.

Ces thèmes sont également présents, quelques décennies plus tard, dans les rumeurs sur l'existence d'un complot catholique fomenté contre les valeurs américaines. Publiés en 1835, deux livres représentatifs de l'état d'esprit anticatholique offraient alors une description de ce nouveau danger. L'un, *Foreign Conspiracy Against the Liberties of the United States*, avait été écrit par Samuel F.B. Morse, inventeur du télégraphe et célèbre peintre. « Il existe une conspiration, affirmait-il, et ses projets ont déjà été mis à exécution. (...) Nous sommes attaqués sur une position vulnérable, qu'il nous est impossible de défendre avec nos navires, nos forts ou nos armées. » Dans la grande guerre opposant le camp de l'ultramontanisme et de la réaction à celui des libertés religieuses et politiques, l'Amérique représentait le bastion de la liberté; elle était donc inévitablement devenue la cible des papes et des despotes.

D'après Morse, le gouvernement Metternich se trouvait être le principal instigateur de la conspiration : « L'Autriche est en train de passer à l'action dans notre pays. Elle a mis au point une immense machination, conçu un gigantesque plan pour pouvoir mener à bien ici son entreprise . » « Il est clairement établi, expliquait un autre militant protestant, que les jésuites se répandent aux quatre coins des

Etats-Unis, dissimulés sous tous les accoutrements possibles, dans le but précis de réunir les meilleures conditions et les moyens les plus appropriés pour promouvoir le papisme. (...) La partie ouest du pays fourmille de jésuites qui se présentent sous les traits de marionnettistes, de danseurs, de professeurs de musique, de colporteurs d'images et de bibelots, de joueurs d'orgue de Barbarie et autres praticiens du même type ...»

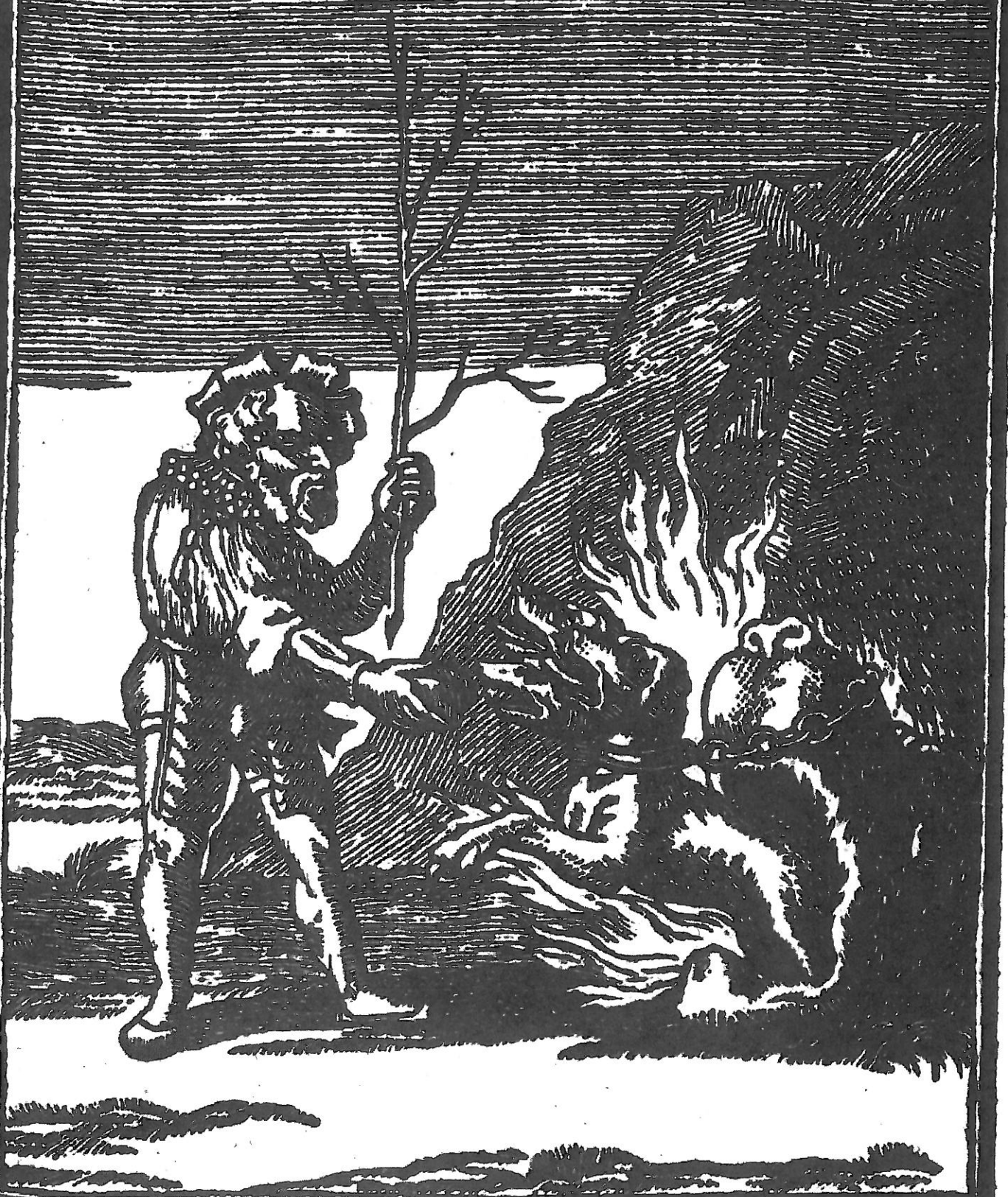
On ne tarderait pas, expliquait Morse, à voir quelque rejeton de la maison des Habsbourg accéder au rang d'empereur des Etats-Unis si le complot réussissait. Les catholiques, qui pouvaient compter sur «*les moyens financiers et les cerveaux de l'Europe despotique*», étaient le seul canal permettant aux puissances du Vieux Continent d'étendre leur influence en Amérique. Les immigrés, peu instruits et ignorants, incapables de comprendre le fonctionnement des institutions américaines, faciliteraient la tâche de ces roublards d'agents jésuites. Une grande vague d'immigration, financée et envoyée par les «*potentats d'Europe*», plongerait, selon lui, la société dans le tumulte et la violence, submergeant les prisons et provoquant un quadruplement des impôts; cette vague dépêcherait des milliers d'électeurs supplémentaires aux urnes pour, expliquait un autre auteur, Lyman Beecher, «*abandonner l'avenir de la nation à leurs mains inexpérimentées*». Un groupe représentant tout au plus 10% du corps électoral, «*rassemblé sous le commandement des puissances catholiques d'Europe, pourrait ainsi décider du résultat de nos élections, désorienter notre politique, diviser et mettre à feu et à sang la nation, briser les liens de notre union et mettre à bas nos institutions libres*» (6).

Effectuons un grand bond en avant dans le temps pour en revenir à la situation de la droite contemporaine. L'émergence des médias de masse a provoqué d'importants changements dans le style paranoïaque. On s'alarmait jadis de conspirations fomentées depuis l'étranger; aujourd'hui, la droite radicale nous explique que le pays est menacé par des trahisons perpétrées en son sein. Aux traîtres dépeints sous des traits vagues par les antimaçons, aux obscurs agents jésuites dissimulés sous divers accoutrements, aux émissaires du pape méconnus du grand public et jadis vilipendés par les anticatholiques, aux mystérieux banquiers internationaux soupçonnés d'ourdir des complots monétaires, on a substitué les présidents Franklin D. Roosevelt, Harry S. Truman et Dwight Eisenhower, des secrétaires d'Etat, des juges de la Cour suprême. Pour le sénateur Joseph McCarthy, le déclin relatif de la puissance américaine entre 1945 et 1951 n'était pas «*le fruit d'un pur hasard*», mais plutôt «*le produit d'une volonté procédant étape par étape*», la conséquence d'une conspiration orchestrée par des traîtres. Le but ultime de l'opération était de «*nous abandonner aux machinations soviétiques sur notre propre sol et aux attaques militaires russes à l'extérieur*».

Ces exemples permettent de dégager quelques traits fondamentaux du style paranoïaque. L'image centrale est celle d'un gigantesque mais néanmoins subtil réseau d'influence mis en œuvre pour saper et détruire un mode de vie. On pourrait objecter qu'il a bel et bien existé des actes de conspiration au cours de l'histoire, et que ce n'est pas être paranoïaque que d'en prendre acte. Le trait distinctif du discours paranoïaque ne tient pas à ce que ses adeptes voient des complots çà et là au cours de l'histoire, mais au fait que, à leurs yeux, une «vaste» et «gigantesque» conspiration constitue la force motrice des événements historiques. L'histoire est une conspiration, ourdie par des forces dotées d'une puissance quasi transcendante et qui ne peuvent être vaincues qu'au terme d'une croisade sans limites. L'adepte du discours paranoïaque appréhende l'issue de cette conspiration en termes apocalyptiques. Il a toujours le sentiment de se trouver face à un tournant majeur : c'est maintenant ou jamais que la résistance doit s'organiser.

Parfait modèle de malignité, l'ennemi, dépeint avec précision, est une sorte de surhomme amoral; maléfique, omniprésent, puissant, cruel, versé dans les plaisirs de la chair, attiré par le luxe. Agent libre, actif, démoniaque, il dirige — à vrai dire, il fabrique — lui-même la mécanique de l'histoire, ou détourne son cours normal en direction du mal. Il fait naître des crises, déclenche des paniques bancaires, provoque des récessions et des désastres pour ensuite en jouir et en tirer profit. En ce sens, le paranoïaque se fonde sur une interprétation de l'histoire qui donne clairement le primat aux individus : les événements importants ne sont pas appréhendés chez lui comme partie intégrante du cours de l'histoire, mais comme le produit d'une volonté particulière.

THIS IS THE VERY PAINTING OF YOU FEAR



Ce n'est qu'une image que te peint ta peur

**TO SHOW AN UNFELT SORROW IS AN OFFICE WHICH
THE FALSE MAN DOES EASY**



Montrer une douleur qu'on ne ressent pas est un rôle trop facile pour l'homme faux

Traiter les signes et les présages

L'apparition des huit rois et du spectre de Banquo (Acte IV, 1)

Toutes les sorcières. Montrez-vous à ses yeux, et rendez son cœur sombre ! Entrez comme des ombres, partez comme des ombres.

Un spectacle de huit rois, le dernier tenant un miroir à la main ; puis Banquo.

Macbeth. Toi, tu ressembles trop au fantôme de Banquo ! Redescends ! Ta couronne me brûle les yeux. Et toi, avec ton front pareillement ceint d'or, tu as les mêmes cheveux. Et un troisième est identique au second. Saletés, pourquoi vous me montrez ça ? Un quatrième ? Mes yeux, arrachez-vous ! Mais est-ce que cette file va s'étirer comme ça jusqu'au jugement dernier ? Encore un ? Un septième ? C'est bon, j'en ai assez vu. Mais voilà maintenant le huitième, qui tient un miroir et m'en montre toute une série. Et je vois que certains portent un double globe avec un triple sceptre. Vision d'horreur ! Je vois à présent qu'elle est véridique, car Banquo tout sanguinolent me sourit et les désigne comme ses héritiers.

Les rois et Banquo sortent.

Quoi, donc c'est ça ?

(trad. Julie Etienne et Joris Lacoste pour le Théâtre Permanent)

17 décembre 2013 : les rois sont dans le public



Premier jour de lecture dans l'espace. Macbeth assiste aux apparitions qu'interprètent les sorcières. Il monte sur scène et découvre les huit rois dans le public. Seul le spectre de Banquo est interprété par un acteur (Thomas Poulard, qui interprétait Banquo).

28 décembre 2013 : les rois apparaissent dans le castelet



Dans le petit théâtre de toile, apparaissent les huit rois, grimaçants comme d'étranges figures en direction de Macbeth. Les uns après les autres, ils se passent la couronne, jusqu'à la placer sur le crâne de Banquo. Macbeth est dans le public. Il assiste, tout comme lui, à l'étrange défilé des figures, interprétées par les acteurs de la troupe.

3 janvier 2014 : les huit couronnes et le miroir



Les couronnes se sont multipliées. Dans l'espace, redevenu plateau nu, creusé par des trappes qui ouvrent sur une profondeur, les rois émergent, un à un du sol. Vision d'un monde renversé où le sous-terrain remonterait à la surface.

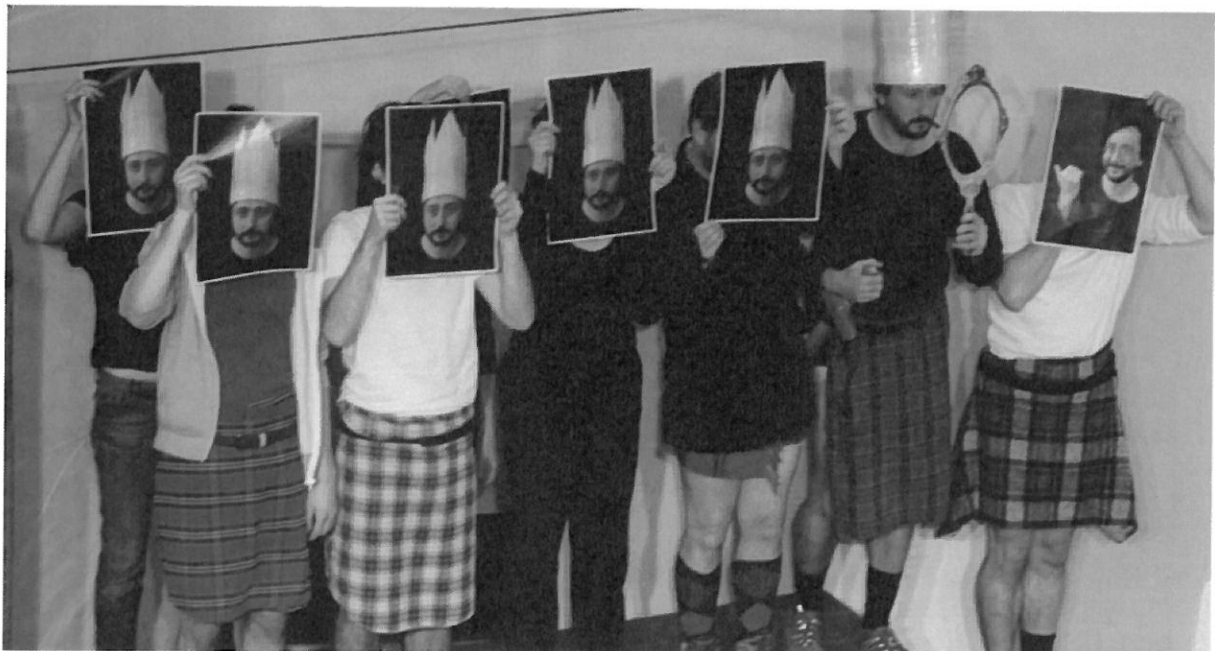
Repensant à la mise en scène de *Si l'été revenait* par Gilles Chavassieux, qui reposait sur un principe de miroir incliné qui permettait de découvrir les apparitions flottantes d'un monde onirique, Gwenaël Morin propose de travailler avec des miroirs : « Les sorcières installent un principe de lanterne magique. Elles construisent une apparition. »



Prolongeant la recherche de cette alternance entre scènes réalistes et scènes fantastiques ou merveilleuses, Gwenaël Morin propose de travailler l'apparition des huit rois portant chacun une bougie et déambulant dans le public, ainsi qu'une lente procession.



17 janvier 2014 : les photocopies de Banquo



Dématérialiser l'apparition, accroître le principe paranoïaque et approfondir la culpabilité, tout en jouant avec le caractère ludique des apparitions : assumer le simulacre et l'ombre en tant que tels, pour mieux pouvoir en jouer.

LE THEATRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

21 janvier 2014

Atelier de transmission :

4 personnes à l'atelier de transmission animé par Barbara Jung et Pierre Germain. Parmi ceux qui participent aux ateliers, Alexandre, stagiaire de troisième au théâtre pour cette semaine. D'après le témoignage d'Alexandre, ils travaillent d'abord la scène du médecin dans l'acte V puis le

dialogue Malcolm/Macduff dans lequel Alexandre joue Malcolm.

Répétition :

La répétition commence par des retours sur la représentation de la veille. Ensuite Gwenaël Morin fait un point sur les lumières et la répétition se poursuit avec une italienne.

Représentation : 65 personnes

Chronique du hall :

A la billetterie, Elodie Erard est assistée par Maud Cosset-Chéneau. A 20h, Maud, déléguée du journal, rejoint la représentation et Elodie garde le hall pour la soirée. Après avoir discuté pendant plus d'une heure avec les deux retardataires qui ont renoncé à rentrer en retard dans la salle, Elodie reçoit la visite d'une habitante du quartier coiffée de dreadlocks qui vient discuter avec elle pendant la seconde moitié de la représentation. L'habitante part en emportant quelques tracts pour les distribuer à l'arrêt du funiculaire Saint-Just où elle passe beaucoup de temps.

Chronique de la représentation :

Témoignage d'Adèle Gascuel : « La représentation semble plus difficile à tenir le mardi, premier jour de la semaine pour les acteurs : la difficulté à « se mettre en route » est compensée par un caractère démonstratif dans le jeu qui peut tourner au gag. Par exemple, la nudité particulièrement exploitée au cours de l'acte V peut faire glisser la représentation vers la farce. Cette tendance à la farce ou à la parodie s'opère au détriment du mystère.

Les spectateurs se retrouvent acteurs à de nombreuses reprises : certains partent avec l'armée anglaise déguisés en arbres, un spectateur est également emmené hors de l'arène par Lady Macbeth lors de la scène de somnambulisme.

La caractérisation plus poussée des personnages secondaires peut avoir tendance à nuire à la fable principale dont Lady Macbeth et Macbeth sont les protagonistes. Ainsi, en mettant trop d'intentions dans ces personnages, le fil narratif est brouillé, et la globalité peut paraître anecdotique.»

Chronique du public:

Les mots de Maud Cosset-Chéneau : « Un public très bienveillant ». En effet, beaucoup d'habitues du théâtre sont là ce soir. Dans le public, l'équipe du festival « Les nuits de Fourvière ».

Camille Khoury

THERE'S DAGGER IN MEN'S SMILES



P.L.S.

ICI JE VOIS UN POIGNARD DANS CHAQUE SOURIRE.